

LA XAINTRIE CANTALIENNE VUE PAR JACQUES AUDIBERTI (1941)

Jacques Audiberti est un écrivain, poète et dramaturge né le 25 mars 1899 à Antibes et mort à Paris le 10 juillet 1965. Issu d'un milieu modeste il ne fait pas d'études supérieures. Monté à Paris il s'engage dans le journalisme en tenant la chronique des faits divers au Petit Parisien qui l'envoie en 1939 à la frontière espagnole pour couvrir l'exode des Républicains vaincus. Puis ce sera la défaite de 1940 et l'exode français qui verra Audiberti se réfugier à Toulouse puis un temps à Aurillac. Ayant quitté le « Petit Parisien », sans abandonner complètement le journalisme et notamment la critique cinématographique, Audiberti se lance dans une carrière de romancier, poète et auteur de théâtre qui lui donnera une notoriété grandissante jusqu'à obtenir en 1964 le Grand prix national des Lettres pour l'ensemble de son œuvre. Œuvre considérable un peu oubliée aujourd'hui, mais qui à l'époque suscita un grand intérêt et même de vives controverses notamment à propos de son théâtre (Le Mal court, l'Effet Glapion, la Poupée etc.). Audiberti est un auteur inclassable. Frottée de surréalisme, d'une verve foisonnante et parfois délirante, son écriture qu'il s'agisse de sa prose ou de ses poèmes, séduit et déroute à la fois. Les extraits qui suivent sont tirés d'un de ses premiers romans intitulé « Urujac » (Gallimard 1941) dans lequel il rapporte sur un mode épique et parfois ubuesque certains épisodes de son séjour cantalien dans les années 1940-41 aux marges de la Xaintrie, à Drugeac plus précisément, qui se dissimule sous le nom d'Urujac... Il y montre un talent particulier pour décrire à sa manière les paysages et les mœurs du pays et, d'une certaine façon, pour exprimer l'essence même de la Xaintrie comme le montre le premier extrait. Ce florilège se termine par le récit que Vialatte n'aurait pas renié d'une improbable excursion au Château de Branzac.



L'église de Drugeac

« Ici c'est la coulée, la courbure confuse des terres et des peuples, entre le volcan et la Corrèze. Il y a des tournants de l'histoire. On n'évoque jamais ceux de la géographie... Eh bien nous sommes, ici, à un de ces tournants... Aux terres hautes et fortement délaissées, juste entre le midi et ce qui n'est pas le midi, au sommet du fléau des balances gauloises, un pied dans l'oc et l'autre dans le oui...

Urujac perdu dans la multitude rurale des endroits enveloppés de ciel, défendus de distances, les livres l'ignorant, nul philosophe au cours des siècles ne l'ayant choisi pour y naître... À moins qu'Urujac, seul, eût été ce qui dure, ce qui règne et le reste un piétinement annexe, un décor... Son église dont le fronton orgueilleux comme un mur de pelote, expose ses trois ouvertures aériennes où, brûlant ou glacé, le ciel, toujours, passe et repasse...

Les cuivres resplendissaient. À la place du chef des paysans là où il devait s'asseoir au cantou de l'âtre, devant le bailli du troupeau pour la veillée ... [il] prenait place tout naturellement car il était le moins jeune, le plus célèbre... Il coupait au moment de la soupe à

chacun sa tranche de pain à la manière du maître des anciennes maisons... La roue de froment contre la poitrine, la lame vers lui... le pain jamais ne m'avait paru si bon. Notre faim inquiète l'avait repétri, refaçonné... Du pain et du fromage jaune, on ne savait plus lequel était là pour escorter la friandise de l'autre... La pièce est très vaste sous sa forêt horizontale de poutres noires, cuites. Un cercueil, un navire de hêtre verni non moins amoureusement boucané qu'un violon pend à ce plafond... On y serrait jadis, crainte des rats, la nourriture...

Devant la maison à l'écailleuse toiture de pierres plates règne une zone caillouteuse entremêlée de galons d'herbages potagers. La pompe monte la garde auprès d'un rempart de pierres sèches. Elle ne parle jamais, elle non plus, mais parfois elle tousse, elle crache. Le tout se termine dans une marge de haies pleine de chiens attentifs au-delà de quoi recommence tout de suite cette verdure élémentaire, décrétée, impérieuse.... Dans un pays qui ne serait tout entier qu'un volcan crachant du vert... Herbe verte à quoi s'accorde le poil rouge des ruminants, à tout ce tonnage de révélations que renferme et module la courbure des hautes terres...à leur secret mêlé à la pâte de ces fromages jaunes que l'on faisait naguère en les pétrissant du genou sous l'air puissant de l'altitude, dans ces burons pareils à des monastères de trois moines...

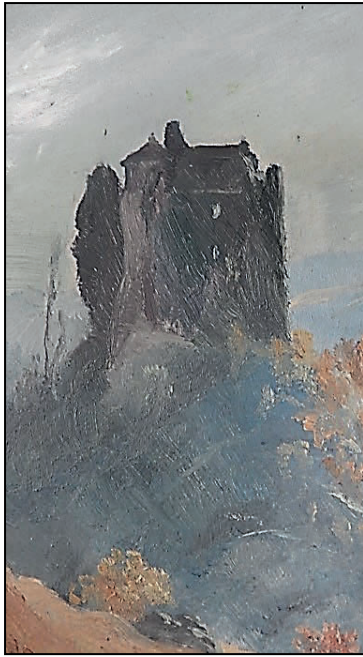
Nous allâmes par un petit chemin encaissé entre des murs dont les pierres sont recouvertes d'une mousse dorée...et chemin faisant nous vîmes des paysans qui du bout de leur fourche donnaient du foin à manger à leur charrette immobile....

Au loin parfois tintait la cloche que portent au cou les grandes bêtes... Deux cent mille bêtes de loin en loin, assises sous leurs cornes, bosselant le profil de la terre et jasant dans leur silence... Déclivités gazonnantes derrière quoi, toujours, s'élève une paire de cornes... corne pleine d'une fortune... fournissant un bloc d'énergie immobile et de densité souveraine... Tout se tend dans le silence jusqu'à la profondeur de la théologie... La terre sans hommes règne dans le secret discontinu de la roche et des pâturages...Les maisons des hautes campagnes, les granges aussi vastes que des églises, se disposent à leur guise chacune suivant sa pente et son goût... La contrée se tait dans un silence bien plus puissant que n'importe quel orchestre et, à tout prendre, plus musical, plus sonore... La plaine et la forêt alternent dans un développement à l'ampleur pratiquement illimitée. Ah ! comment les cadastres pouvaient-ils s'y reconnaître ? On devinait plus loin tout autour, d'autres infinités, les corrèzes, les planèzes, les fantastiques lozères, attitudes terrestres de l'éternité que traverse le bond solitaire du lièvre et où, toujours, quelque part, tinte la cloche monastique au cou du bœuf...

Quand le désir d'une vallée saisit l'homme, c'est jusqu'à l'égarement...

... Ce bruit dit le porteur de sabots qui semblait plutôt être porté par eux, c'est celui que fait la rivière dans les gorges de schiste noir, étroites et profondes... Surplombant les profondeurs ravinées de la vallée où bouillait quelque rivière encore glaciaire, un immeuble était plein de fenêtres, sans vitres ni volets, manoir à six pans coiffé de combles écailleux... C'était le palais de la nuit...

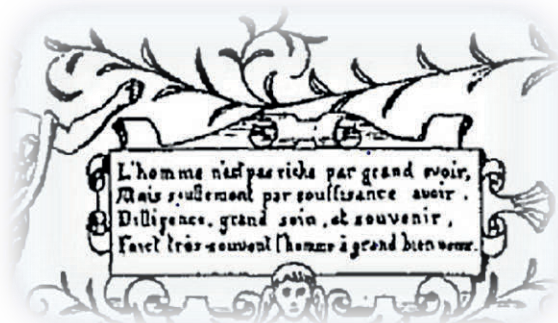
Tous se hâtèrent vers le manoir... qui avait une porte. On entra dans une salle carrelée ; les carreaux de deux couleurs dessinaient à plat un cœur avec des cornes de bélier. Entre ce



Château de Branzac
Raymond Mil (huile sur toile)

parquet de dalles plates et les poutres et les solives de la charpente... il n'y avait rien ; l'immeuble était vide d'étages, de murs de refend, de chambres, de cloisons... Tout ce vide nous tombait dessus comme des anges... Là-haut, dehors sur le toit de pierre plates, la pluie tombait... Il venait un restant de jour par les fenêtres... Avignonne se mit en devoir d'escalader la muraille... Elle n'alla pas plus haut que l'emplacement théorique du premier étage. Elle redescendit. Elle atterrit toute pâle... À la lueur de cette pâleur, on put aisément la voir et se voir... Le mur a ri dit-elle... Il a ri le mur ! On eut dit du martien ou du cinghalais mais c'était bien du français, à la mesure de l'étrangeté qu'il décrit... J'étais sur le point de tout lâcher... Ce manoir secrétait, fabriquait de la nuit, de la substance de nuit... Les amis se serraient les uns contre les autres. Sous le poids des eaux célestes, il semblait que, raisin d'ardoise, blé de schiste, le toit eût fini, pressuré, par se mettre à fondre et laisser filtrer le nectar des siècles... Ils se regroupèrent sur le seuil et se risquèrent à travers les averses... »

*Voilà donc le souvenir un brin granguignolesque mais incontestablement réaliste à l'aune de certains détails, qu' Audiberti a gardé d'une probable excursion aux ruines du château de Branzac, excursion dont nous ignorons les circonstances exactes. La chute finale est d'évidence une allusion aux étranges fresques et aux cartouches énigmatiques ornant les murs de la bâtisse, qui étaient encore bien visibles à l'époque. Quant aux citations qui précèdent glanées très librement au fil des pages de son livre, elles montrent la sympathie spontanée qu'a éprouvée l'auteur pour Drugeac qui sous le vocable d'Urujac a donné son nom à l'ouvrage publié en 1941. Au-delà de cette empathie, on ne peut qu'admirer l'incontestable talent mis à rendre justice dans un style parfois décalé mais toujours juste, à ce qui fait l'originalité profonde et le charme de notre pays. **ndlr***



Cartouche des fresques de Branzac RHA 1912